

Oeuvre que, par souci apostolique, Mgr Bruno de Solages avait sollicitée du père Teilhard

***Je crois que l'Univers est une Évolution
Je crois que l'Évolution va vers l'Esprit
Je crois que l'Esprit s'achève en du Personnel
Je crois que le Personnel suprême est le Christ-Universel.***

Comme toute autre connaissance humaine, la Psychologie religieuse se construit sur des expériences. Elle a besoin de faits. Et puisque, en l'occurrence, les faits n'apparaissent qu'au plus profond des consciences, elle attend, pour se développer, des « confessions » individuelles.

C'est purement à ce titre documentaire que j'ai essayé de fixer, dans les pages qui suivent, les raisons, les nuances et aussi les limites ou les difficultés de ma foi chrétienne. Je ne m'estime nullement meilleur ou plus important qu'un autre. Simplement il se trouve, pour une série de raisons accidentelles que mon cas est significatif, et à ce titre, qu'il mérite d'être enregistré.

L'originalité de ma croyance est qu'elle a ses racines dans deux domaines de vie habituellement considérés comme antagonistes. Par éducation et par formation intellectuelle, j'appartiens aux « enfants du Ciel ». Mais par tempérament et par études professionnelles je suis « un enfant de la Terre ». Placé ainsi par la vie au cœur de deux mondes dont je connais, par une expérience familière, la théorie, la langue, les sentiments, je n'ai dressé aucune cloison intérieure. Mais j'ai laissé réagir en pleine liberté l'une sur l'autre, au fond de moi-même, deux influences apparemment contraires. Or, au terme de cette opération, après trente ans consacrés à la poursuite de l'unité intérieure, j'ai l'impression qu'une synthèse s'est opérée naturellement entre les deux courants qui me sollicitent. Ceci n'a pas tué mais renforcé cela. Aujourd'hui je crois probablement mieux que jamais en Dieu, - et certainement plus que jamais au Monde. N'y a-t-il pas là, à une échelle individuelle, la solution particulière, au moins ébauchée, du grand problème spirituel auquel se heurte, à l'heure présente, le front marchant de l'humanité?

A tout hasard, je vais jeter au vent la graine. Ces pages, je le répète, ne prétendent, en aucune manière, fixer la théorie d'une apologétique générale. Elles se bornent à raconter, autant que je les comprends, les développements d'une expérience personnelle. A ce titre, elles ne satisferont pas tout le monde. A tel de mes lecteurs, telle de mes évidences paraîtra contestable, et l'enchaînement des termes s'en trouvera rompu.

Il reste que sous des expressions de formes infiniment variées, il ne saurait finalement y avoir qu'un axe psychologique de progression spirituelle vers Dieu. Même exprimées en termes tout à fait subjectifs, beaucoup des choses que je vais dire ont nécessairement leurs équivalents dans des tempéraments différents du mien, - et, par sympathie, elles doivent les faire résonner. L'Homme est essentiellement le même en tous; et il suffit de descendre assez profondément en soi-même pour trouver un fond commun d'aspirations et de lumière. Pour employer une formule où passe déjà mon thème fondamental : « C'est par ce que nous avons de plus incommunicablement personnel que nous touchons à l'Universel. »

INTRODUCTION : L'ÉVOLUTION DE LA FOI

Sur le plan strictement psychologique où veulent demeurer ces pages, j'entends par « foi » toute adhésion de notre intelligence à une perspective générale de l'Univers. On peut chercher à définir cette adhésion par certains aspects de liberté (« option ») ou d'affectivité (« attrait ») qui l'accompagnent. Ces traits me paraissent dérivés ou secondaires. La note essentielle de l'acte de foi psychologique, c'est à mon avis de percevoir comme possible, et d'accepter comme plus probable, une conclusion qui, par l'ampleur spatiale ou par éloignement temporel, déborde toutes prémisses analytiques. *Croire c'est opérer une synthèse intellectuelle.*

Ceci posé, il me semble que la condition première imposée par notre expérience à tout objet, pour être réel, consiste pour Mt objet, non à rater toujours identique à lui-même, ou au contraire à changer sans cesse, - mais à croître en gardant certaines dimensions propres qui le font *continuellement homogène à lui-même*. Autour de nous, toute vie naît d'une autre vie, ou d'une « prévie », toute liberté d'une autre liberté, ou d'une « pré-liberté ». Pareillement, dirai-je, dans le domaine des croyances, *toute fois naît d'une foi*. Cette génération, sans doute, n'exclut pas le raisonnement. De même que la liberté se manifeste dans la Nature en captant et échafaudant des déterminismes, ainsi la foi progresse dans nos esprits en tissant autour d'elle un réseau cohérent de pensées et d'action. Mais ce réseau ne monte et ne tient finalement que sous l'influence organisatrice de la foi initiale. Ainsi l'exige, transporté en psychologie religieuse, le principe d'homogénéité qui domine les transformations synthétiques de la Nature.

Croire, c'est développer un acte de synthèse dont l'origine première est insaisissable.

De cette double proposition il suit que, pour me démontrer moi-même ma foi chrétienne, je ne saurais avoir (et je n'ai en fait jamais trouvé) d'autre méthode que de vérifier en moi la légitimité d'une évolution psychologique. Dans un premier temps, je sens le besoin de descendre, degré par degré, à des croyances toujours plus élémentaires, jusqu'à une certaine intuition fondamentale audessous de laquelle je ne discerne plus rien. Dans un second temps, je cherche à remonter la série naturelle (j'allais dire le « phylum ») de mes actes de foi successifs dans la direction d'une perspective d'ensemble qui finalement se trouve coïncider avec le christianisme. - Vérifier d'abord la solidité d'une foi initiale inévitable. Vérifier ensuite la continuité organique des stades successifs traversés par les accroissements de cette foi. je ne connais pas d'autre apologétique pour moi-même. Et je ne saurais par suite en suggérer aucune autre à ceux pour qui je désire le suprême bonheur de se trouver un jour face à face avec un Univers unifié.

PREMIÈRE PARTIE LES ÉTAPES INDIVIDUELLES DE MA FOI

I. La foi au Monde

Si par suite de quelque renversement intérieur, je venais à perdre successivement ma foi au Christ, ma foi en un Dieu personnel, ma foi en l'Esprit, il me semble que je continuerais invinciblement à *croire au Monde*. Le Monde (la valeur, l'infailibilité et la bonté du Monde), telle est en dernière analyse la première, la dernière et la seule chose en laquelle je crois. C'est par cette foi que je vis. Et c'est à cette foi, je le sens que, au moment de mourir, par-dessus tous les doutes, je m'abandonnerai.

Comment décrire, et comment justifier, cette adhésion fondamentale ?

Sous sa forme la plus enveloppée, la foi au Monde, telle que je l'expérimente, se manifeste par un sens particulièrement éveillé des interdépendances universelles. Une certaine philosophie du Continu a voulu opposer le morcellement intellectuel du Monde aux progrès de la Mystique. Les choses, en moi, se passent différemment. Plus on est fidèle aux invitations analytiques de la pensée et de la science contemporaines plus on se sent emprisonné dans le réseau des liaisons cosmiques. Par la critique de la Connaissance, le sujet se trouve identifié toujours davantage avec les plus lointains domaines d'un Univers qu'il ne saurait percevoir qu'en étant partiellement un même corps avec lui. Par la Biologie (descriptive, historique, expérimentale), le vivant est mis de lins en lins en série avec la trame entière de la Biosphère. Par la Physique, une homogénéité et une solidarité sans limite se découvrent dans les nappes de la Matière. «Tout tient à tout. » Sous cette expression élémentaire, la foi au Monde ne diffère pas sensiblement de l'acquiescement à une vérité scientifique. Elle se manifeste par une certaine prédilection à approfondir un fait (l'interliaison universelle) dont personne ne doute; par une certaine tendance à donner à ce fait la priorité sur les autres résultats de l'expérience. Et c'est, me semble-t-il, sous l'influence combinée de cette séduction et de cette « emphase » que se fait, dans la naissance de ma foi, le pas décisif. Pour tout homme qui pense, l'Univers forme un système interminablement lié dans le temps et dans L'espace. De l'avis commun, il forme un bloc. Pour moi, ce terme n'est qu'une ébauche instable d'idée, et il s'achève inévitablement dans une expression plus décisive; le Monde constitue un

Tout. - D'un concept à l'autre la transition est-elle légitime? et sous quelle forme de perception s'opère-t-elle?

Il est essentiel de le noter. À cet état naissant, l'idée de Tout demeure très vague en moi, et en apparence indéterminée. S'agit-il d'une totalité statique ou dynamique : - matérielle ou spirituelle? - progressive dans son mouvement, ou périodique et circulaire ? je ne m'en occupe pas encore. Simplement, par-dessus l'ensemble lié des êtres et des phénomènes, j'entrevois, ou je pressens, une Réalité globale dont la condition est d'être plus nécessaire, plus consistante, plus riche, plus assurée dans ses voies, qu'aucune des choses particulières qu'elle enveloppe. A mes yeux, autrement dit, il n'y a plus de « choses », dans le Monde : il y a seulement des « éléments »

D'« ensemble » à « Tout », de « choses » à « éléments », la transition paraît insensible. Encore un peu et l'on dirait : identité. Et pourtant ici se place, en fait, un clivage initial dans la masse pensante humaine. La classification des intelligences où âmes semblerait devoir être une tâche impossible. En réalité elle obéit à une loi très simple. Sous d'infinies différenciations secondaires dues à la diversité des préoccupations sociales, des recherches scientifiques ou des confessions religieuses, il y a au fond deux classes d'esprits, et deux seulement : les uns qui ne dépassent (ni ne sentent le besoin de dépasser) la perception du multiple, - si lié d'ailleurs en soi-même qu'apparaisse celui-ci; - et les autres, pour qui la perception de ce même multiple s'achève forcément dans quelque unité. Les pluralistes et les monistes. Ceux qui ne voient pas, et ceux qui voient. Ces deux tendances opposées sont-elles, en ceux qu'elles affectent, congénitales, et par suite irréformables? et de l'une d'entre elles a-t-on le droit de déclarer qu'elle est « la vraie »? - Tout le problème, ici en germe, de la valeur absolue de la foi, et de la possibilité de la conversion.

La solution la plus commode (et celle en fait par laquelle beaucoup s'esquivent) consiste à dire : Affaire de goût et de « *tempérament* ». On naît moniste ou pluraliste, comme géomètre ou musicien. Rien d'« objectif » à chercher derrière les deux attitudes. Elles expriment simplement nos préférences instinctives pour l'un ou l'autre de deux points de vue également présentés par l'Univers.

Cette réponse me paraît une échappatoire.

Tout d'abord, il n'y a pas réellement équivalence, si on réfléchit bien, entre les deux termes mis en présence. Être pluraliste, c'est comme être fixiste : ces mots ne font que couvrir un vide, une carence. Au fond, le pluraliste n'adopte aucune attitude positive. Il renonce seulement à donner aucune explication. Ou bien, donc, il faut refuser toute espèce de supériorité au *positif* sur le négatif, - ou bien il faut, par force, incliner vers la seule possibilité constructive ouverte devant nous : traiter l'Univers comme s'il était un.

Mais est-il besoin de parler de force en ces questions? Et la présence du Tout dans le Monde ne s'impose-t-elle pas à nous avec la directe évidence de quelque lumière? En vérité, je le crois. Et c'est même précisément la valeur de cette intuition primordiale qui me paraît supporter l'édifice entier de ma croyance. En définitive, et pour rendre compte de faits trouvés au plus intime de ma conscience, je suis amené à penser que l'Homme possède, en vertu même de sa condition d'« être dans le Monde », un *sens* spécial qui lui découvre, d'une manière plus ou moins confuse, le Tout dont il fait partie. Rien d'étonnant, après tout, dans l'existence de ce « sens cosmique ». Parce qu'il est sexué, l'Homme possède bien les intuitions de l'amour. Puisqu'il est élément, pourquoi ne sentirait-il pas obscurément l'attrait de l'Univers? En fait, rien, dans l'immense et polymorphe domaine de la Mystique (religieuse, poétique, sociale et scientifique) ne s'explique sans l'hypothèse d'une telle faculté, par laquelle nous réagissons synthétiquement à l'ensemble spatial et temporel des choses pour saisir le Tout derrière le Multiple. « Tempérament », si l'on veut, puisque, semblable à tous les autres dons de l'esprit, le sens cosmique est inégalement vivace et pénétrant suivant les individus. Mais tempérament *essentiel*, où s'exprime aussi nécessairement la structure de notre être que dans le désir de se prolonger et de s'unir. Je disais plus haut qu'il y a deux catégories primitives d'esprits: les pluralistes et les monistes. Il me faut corriger maintenant cette parole. Individuellement, le « sens du Tout » peut être atrophié, ou bien dormir. Mais la matière échapperait plutôt à la gravité qu'une âme à la Présence de l'Univers. Par le fait même qu'ils sont des hommes, même les pluralistes pourraient « voir » : ils ne sont que des monistes qui s'ignorent.

Plus loin, porté par la logique de mon développement, je reviendrai à considérer la masse rassurante de pensée religieuse humaine qui se meut consciemment dans L'attraction passionnément sentie du Tout; et, à ce courant primordial et puissant, je demanderai de me donner une direction finale sur

laquelle ma pensée personnelle hésite. Pour l'instant ce m'est assez d'avoir assuré sur un consentement quasi universel la valeur d'une intuition personnelle profondément sentie.

A la foi confuse en un Monde Un et Infaillible je m'abandonne, - où qu'elle me conduise.

2. *La foi en l'Esprit.*

Tout ce que nous regardons se précise. Cette loi générale de la perception vaut pour le sens cosmique. Nous ne pouvons pas nous être éveillés à la conscience de Tout, sans que les contours, d'abord indéterminés, de la Réalité Universelle tendent, sous nos tâtonnements, à prendre figure. Jusqu'en ce point, j'ai l'impression que la naissance de ma foi était un phénomène presque organique et réflexe, comme serait la réponse des yeux à la lumière. Maintenant je distingue, dans les progrès de ma vision sur le Monde, l'intervention de facteurs plus clairement liés à mon temps, à mon éducation et à ma personnalité.

Un premier point qui se découvre à moi avec une évidence que je ne songe même plus à contester, c'est que l'Unité du Monde est de nature dynamique ou évolutive. Ici je ne fais que trouver en moi, sous forme participée et individuelle, cette révélation de la Durée qui a si fondamentalement modifié, depuis un siècle, la conscience que les Hommes prenaient de l'Univers. En plus de l'Espace qui fascinait Pascal, il y a maintenant pour nous le Temps, non pas un temps réceptacle où se logeraient les années, - mais un temps organique, mesuré par le développement du Réel global. Jadis nous nous regardions nous-mêmes, et les choses autour de nous, comme des « points » fermés sur eux-mêmes. Les êtres se découvrent maintenant semblables à des fibres sans fil, tressées dans un processus universel. Dans un abîme passé tout plonge en arrière. Et vers un abîme futur, en avant, tout s'élançe. Par son histoire, chaque être est coextensif à la Durée entière; et son ontogenèse n'est que l'élément infinitésimal d'une Cosmogénèse en laquelle s'exprime finalement l'individualité, et comme la face de l'Univers.

Ainsi le Tout universel, de même que chaque élément, se définit à mes yeux par un mouvement particulier qui l'anime. Mais quel peut être ce mouvement? Où nous entraîne-t-il? Cette fois, pour décider, je sens s'agiter et se grouper en moi des suggestions où des évidences recueillies au cours de mes recherches professionnelles. Et c'est en historien de la Vie, au moins autant qu'en philosophe, que je réponds, du fond de mon intelligence et du fond de mon cœur : «Vers l'Esprit. »

Évolution spirituelle. je sais que l'association de ces deux termes paraît encore contradictoire, ou du moins antiscientifique, à un grand nombre (et peut-être au plus grand nombre) des naturalistes et des physiciens. Parce que les recherches évolutionnistes aboutissent à rattacher, de degré en degré, les états de conscience supérieure à des antécédents en apparence inanimés, nous avons largement cédé à l'illusion matérialiste qui consiste à regarder comme « plus réels » les éléments de l'analyse que les termes de la synthèse. Il a pu sembler, à ce moment, que la découverte du Temps, en abattant les digues derrière lesquelles une philosophie statique protégeait % transcendance des « âmes », dissolvait l'Esprit dans des flots de particules matérielles : plus d'esprit - rien que de la matière. Ma conviction est que cette plongée en arrière est terminée, et que, dès maintenant, nous remontons, portés par le même courant évolutionniste, vers des conceptions inverses : plus de matière, rien que l'esprit.

Dans mon cas particulier, la « conversion » s'est opérée sur l'étude du " fait humain ». - Chose étrange. L'Homme, centre et créateur. de toute science, est le seul objet que notre science n'ait pas encore réussi à envelopper dans une représentation homogène de l'Univers. Nous connaissons l'histoire de ses os. Mais, pour son intelligence réfléchie, il n'y a pas encore de place régulière trouvée dans la Nature. Au milieu d'un Cosmos où le primat est encore laissé aux mécanismes et au hasard, la Pensée, ce phénomène formidable qui a révolutionné la Terre et se mesure avec le Monde, fait toujours figure d'inexplicable anomalie. L'Homme, dans ce qu'il a de plus humain, demeure une monstrueuse et encombrante réussite.

C'est pour échapper à ce paradoxe que je me suis décidé à renverser les éléments du problème. Exprimé en partant de la Matière, l'Homme devenait l'inconnue d'une fonction insoluble. Pourquoi ne pas le poser en terme connu du Réel? L'Homme semble une exception. Pourquoi ne pas en faire la clef de l'Univers? L'homme refuse de se laisser forcer dans une cosmogonie mécaniciste. Pourquoi ne pas

édifier une Physique à partir de l'Esprit? -j'ai essayé, pour mon compte, cette marche du problème. Et tout de suite il m'a semblé que la Réalité vaincue tombait dénouée à mes pieds¹.

Tout d'abord, sous l'influence de ce simple changement de variable, l'ensemble de la vie terrestre prenait figure. Fusant en désordre dans mille directions diverses tant que l'on s'attache à la distribuer suivant de simples détails anatomiques, la masse des vivants se déploie sans effort aussitôt qu'on y cherche l'expression d'une poussée continue vers plus de spontanéité et plus de conscience; et la Pensée trouve sa place naturelle dans ce développement. Supporté par d'innombrables tâtonnements organiques, l'animal pensant cesse d'être une exception dans la nature; il représente simplement le stade embryonnaire le plus élevé que nous connaissions dans la croissance de l'Esprit sur Terre. D'un seul coup, l'Homme se trouvait situé sur un axe principal de l'Univers. Et voici que, par une généralisation, presque nécessaire de cette première constatation, des perspectives plus vastes encore s'ouvraient devant moi. Si l'Homme est la clef de la Terre, pourquoi la Terre à son tour ne serait-elle pas la clef du Monde? Sur Terre nous constatons une augmentation constante « psychique » à travers le temps. Pourquoi cette grande règle ne serait-elle pas l'expression la plus générale que nous puissions atteindre de l'Évolution universelle? Une Évolution à base de Matière ne sauve pas l'Homme : car tous les déterminismes accumulés ne sauraient donner une ombre de liberté. En revanche une Évolution à base d'Esprit conserve toutes les lois constatées par la Physique, tout en menant directement à la Pensée : car une masse de libertés élémentaires en désordre équivaut à du déterminé. Elle sauve à la fois l'Homme et la Matière. Donc il faut l'adopter,

Dans la constatation de cette réussite se consomme définitivement pour moi une « foi en l'Esprit », dont les principaux articles peuvent s'exprimer ainsi :

a) L'Unité du Monde se présente à notre expérience comme la montée d'ensemble, vers quelque état toujours plus spirituel, d'une Conscience d'abord pluralisée (et comme matérialisée). Mon adhésion complète et passionnée à cette proposition fondamentale est essentiellement d'ordre synthétique. Elle résulte d'une graduelle et harmonieuse organisation de tout ce que m'apporte la connaissance du Monde. Aucune autre formule que celle-ci ne me paraît suffire à couvrir la totalité de l'expérience.

b) En vertu même de la condition qui le définit (à savoir, d'apparaître en terme de l'Évolution universelle), l'Esprit dont il s'agit ici a une nature particulière bien déterminée. Il ne représente en rien quelque entité indépendante ou antagoniste par rapport à la Matière², - quelque puissance prisonnière ou flottante dans le monde des corps. Par Esprit j'entends « l'Esprit de synthèse et de sublimation » en qui, laborieusement, parmi des essais et des échecs sans fin, se concentre la puissance d'unité diffuse dans le Multiple universel l'Esprit **naissant au sein et en fonction de la Matière.**

c) Le corollaire pratique de ces perspectives est que, pour se diriger à travers les brumes de la vie, l'Homme possède une règle biologique et morale absolument sûre, qui est de se diriger constamment lui-même « vers la plus grande conscience ». Ce faisant, il est certain de marcher de conserve, et d'arriver au port, avec l'Univers. En d'autres termes, un principe absolu d'appréciation dans nos jugements doit être celui-ci : « Mieux vaut, et à quelque prix que ce soit, être plus conscient que moins conscient » Ce principe me paraît la condition même de l'existence du Monde. Et cependant, en fait, beaucoup d'hommes le contestent, explicitement ou implicitement, sans se douter de l'énormité de leur négation. Bien des fois, après quelque discussion infructueuse sur des points avancés de philosophie ou

¹ Pour accomplir ce geste si simple, mais libérateur, il faut évidemment surmonter l'illusion de la Quantité : l'Homme paraît dérisoirement perdu et accidentel dans les immensités sidérales. Mais n'en est-il pas de même du radium par qui se sont renouvelées nos perspectives de la matière? Il faut aussi surmonter l'illusion & la fragilité : dernier venu parmi les animaux, l'Homme ne semble supporté dans le Monde que par une pyramide de circonstances exceptionnelles : mais l'histoire de la Terre n'est-elle pas là tout entière pour nous assurer que rien ne progresse plus infailliblement dans la Nature que les improbables synthèses de la Vie? Il faut enfin ne pas se laisser intimider par le reproche d'*anthropocentrisme* : on déclare enfantin et vaniteux pour l'Homme de résoudre le Monde par rapport à lui-même. Mais n'est-ce pas une vérité scientifique que, dans le champ de notre expérience, il n'y a de pensée que la pensée humaine? Est-ce de notre faute si nous coïncidons avec l'axe des choses? Et peut-il du reste en être autrement, puisque nous sommes intelligents? (N.D.A..)

² Ce mot est pris ici dans son sens immédiat et concret (pour désigner le monde des corps), et non avec sa signification savante (philosophique ou mystique) de *face anti-spirituelle* des êtres. (N.D.A..)

de religion, je me suis brusquement entendu dire par mon interlocuteur qu'il ne voyait pas qu'un être humain fût absolument supérieur à un Protozoaire, - ou encore que le " Progrès » fait le malheur des peuples. Notre controverse s'était développée au-dessus d'une ignorance fondamentale. Un homme, si savant fût-il, n'avait pas compris que la seule réalité qui soit au Monde est la passion de grandir. Il n'avait pas fait le pas élémentaire sans lequel tout ce qui me reste à dire paraîtra illogique et incompréhensible.

3. La foi en l'Immortalité.

Parvenu au palier de la foi en une Évolution spirituelle du monde, j'ai senti (après beaucoup d'autres, j'imagine) la tentation de m'arrêter. Est-il besoin d'aller au-delà de cette vision d'espoir pour fonder une attitude morale de l'existence, -- pour justifier et purifier la vie? - Et cependant, une fois encore, à force de regarder sympathiquement et admirativement l'Univers, j'ai senti évoluer en moi-même ma croyance* Et j'ai reconnu que ce n'était rien d'avoir découvert en moi et autour de moi un Esprit naissant si cet Esprit n'était pas immortel. L'immortalité, c'est-à-dire, au sens très général où je prends ici le mot, l'irréversibilité, voilà qui me paraît suivre, à titre de propriété ou de complément nécessaire, toute idée de progrès universel.

Que, dans l'ensemble, l'Univers doive ne jamais s'arrêter ni reculer dans le mouvement qui l'entraîne vers plus de liberté et de conscience, ceci m'est d'abord suggéré par la nature même de l'Esprit. En soi, l'Esprit est une grandeur physique constamment croissante : pas de limite appréciable, en effet, aux approfondissements de la connaissance et de l'amour. Mais s'il peut grandir sans arrêt, n'est-ce pas une indication qu'il le fera, en effet, dans un Univers dont la loi fondamentale paraît être que : tout le possible se réalise? En fait, aussi loin dans le passé que pénètre notre expérience, nous voyons la Conscience monter à travers les âges. On peut discuter sans fin la question de savoir si l'intelligence humaine a gagné encore, au cours de l'Histoire, en perfection individuelle. Mais une chose est sûre : c'est que, sur le court intervalle des deux derniers siècles, les puissances collectives de l'esprit ont augmenté dans des proportions impressionnantes. Tout se rapproche autour de nous, et tout s'apprête à faire bloc dans l'Humanité. Vraiment nous pouvons dire aujourd'hui, sans quitter le terrain des faits, que, à perte de vue, le Monde autour de nous dérive entraîné en sens opposé par deux courants conjugués également irréversibles : l'Entropie et la Vie.

Cette impossibilité que montre la Vie (prise dans l'ensemble) à rétrograder est déjà un solide appoint en faveur de la croyance et de l'indestructibilité des conquêtes de l'Esprit. A cette démonstration on peut toutefois objecter qu'elle est d'ordre empirique, et qu'elle ne porte en somme que sur une étendue et sur une phase limitées de l'Univers. Il serait bien plus satisfaisant de rattacher directement l'« immortalité » à quelque propriété essentielle de l'Évolution cosmique. Le pouvons-nous?

Depuis longtemps, je m'imagine avoir trouvé, à mon usage personnel, la solution de ce problème dans l'analyse de l'« Action ». Agir (c'est-à-dire appliquer notre volonté à la réalisation d'un progrès) paraît une chose si simple qu'elle ne requiert aucune explication. Mais en réalité, il en est de cette fonction élémentaire comme de la perception extérieure. Au regard du « bon sens », voir, entendre, sentir, paraissent être des actes immédiatement intelligibles. Et cependant il a fallu pour les justifier les immenses efforts d'une Critique, au terme de laquelle il est apparu (nous le rappelions plus haut) que chacun de nous ne fait partiellement qu'un avec la totalité de l'Univers. Ainsi en est-il de l'Action. Nous agissons, c'est entendu. Mais quelles propriétés structurelles le Réel doit-il avoir pour que ce mouvement de volonté puisse se produire? A quelles conditions le Monde doit-il satisfaire pour qu'une liberté consciente puisse jouer en lui? A ce problème de l'Action je réponds, après Blondel et Le Roy : « Pour mettre en branle la chose, si petite en apparence, qu'est une activité humaine, il ne faut rien moins que l'attrait d'un résultat indestructible. Nous ne marchons que sur l'espoir d'une conquête immortelle. » Et je conclus directement : donc il y a de l'Immortel en avant de nous. »

Examinons successivement la majeure et le lien de ce raisonnement.

La majeure, d'abord. Celle-ci me paraît constituer un fait psychologique élémentaire, encore que pour le percevoir, il faille une certaine éducation du regard intérieur. En ce qui me concerne, la chose est claire : dans le cas d'une action vraie, (j'entends par là celle où l'on donne quelque chose de sa vie), je ne m'engage qu'avec l'arrière-pensée, déjà notée par le vieux Thucydide, de faire « une œuvre pour toujours ». Non pas, bien entendu, que j'aie la vanité de vouloir léguer mon nom à la postérité. Mais une sorte d'instinct essentiel me fait entrevoir, comme seule désirable, la joie de collaborer atomiquement à

l'établissement définitif d'un Monde; et rien d'autre *finalement ne saurait m'intéresser*. Dégager une quantité infinitésimale d'absolu. Libérer un peu d'être, pour toujours. Le reste n'est qu'insupportable vanité.

Je me suis fait bien des fois contester la valeur de ce témoignage intérieur. Plusieurs de mes amis m'ont assuré ne rien éprouver de pareil eux-mêmes. « Affaire de tempérament, m'ont-ils dit. Vous éprouvez le besoin de philosopher. Mais pourquoi raisonner ses tendances? Nous, nous travaillons, nous cherchons, parce que cela nous plaît, comme nous buvons un verre... » - Et moi, parce que je suis sûr d'avoir lu au fond de moi-même un trait essentiellement humain, et donc universel, je leur réponds : « Vous n'allez pas jusqu'au bout de votre cœur ni de votre pensée. Et c'est pour cela du reste que dorment en vous le « sens cosmique » et la foi au Monde. Lutter, conquérir, vous satisfait et vous attire. Mais ne discernerez-vous donc pas que ce qui est apaisé en vous par l'effort est précisément la passion « *d'être définitivement davantage* »? en serait-il de même si quelque jour (si loin soit-il) *rien* ne devait subsister de votre œuvre, *pour personne* ? Tel qu'il est, votre goût de la vie demeure sentimental et fragile. je vous parais bizarre et exceptionnel parce que je tâche d'analyser le mien et de le rattacher à un trait structural du Monde. Or moi, en vérité, je vous dis qu'avant de s'embarquer demain pour la grande aventure d'où doit sortir sa consommation il faudra que la masse humaine se recueille, tout entière, et examine une bonne fois la valeur de l'impulsion qui la pousse en avant. Cela vaut-il la peine, vraiment, de nous plier, - ou même, comme il le faut, de nous passionner, - devant la marche du Monde?... L'Homme, plus il est homme, ne saurait se donner qu'à ce qu'il aime. Et il n'aime finalement que l'indestructible. Multipliez tant que vous voulez l'extension et la durée du Progrès. Promettez cent millions d'années encore d'accroissement à la Terre. Si, au terme de cette période, il apparaît que le tout de la conscience doit retourner à zéro, sans *qu'en soit recueillie nulle part la secrète essence*, alors, je le déclare, nous désarmerons, - et ce sera la grève. La perspective d'une *mort totale* (il faut réfléchir beaucoup à ce mot pour en mesurer la puissance destructive sur nos âmes), cette perspective, dis-je, devenue consciente, tarirait immédiatement en nous les sources de l'effort. Regardez autour de vous le nombre grandissant de ceux qui pleurent secrètement d'ennui et de ceux qui se tuent pour échapper à la vie... Le jour est proche où l'Humanité s'apercevra que, en vertu même de sa position dans une Évolution cosmique qu'elle est devenue capable de découvrir et de critiquer, elle se trouve biologiquement placée entre le suicide et l'adoration. »

Mais alors, si la majeure de mon raisonnement est vraie, - c'est-à-dire, si, non point par fantaisie, mais par nécessité interne, la « Vie réfléchie » ne peut se mouvoir que vers de l'Immortel, - alors, étant *donné le stade où je suppose Parvenue l'évolution de ma foi*, j'ai le droit de conclure, comme je l'ai fait - « Donc l'Immortel existe. » Et en effet, si le Monde, pris dans sa totalité, est quelque chose d'infaillible (première étape); et si, par ailleurs, il se meut vers l'Esprit (deuxième étape); alors il doit être capable de nous fournir ce qui est essentiellement requis pour la continuation d'un pareil mouvement : je veux dire un horizon sans *limites en avant*. Sans quoi, impuissant à alimenter les progrès qu'il suscite, il se trouverait dans l'inadmissible situation d'avoir à s'évanouir dans le dégoût chaque fois que la conscience née en lui parviendrait à l'âge de raison.

Ainsi achève de se dissiper à mes yeux le mirage de la Matière. Moi aussi, et peut-être plus que personne, j'ai d'abord secrètement placé dans la masse des corps la position d'équilibre et le principe de consistance de l'Univers. Mais peu à peu, sous la pression des faits, j'ai vu s'inverser les valeurs. Le Monde ne tient pas « par en bas », mais « par en haut ». Rien de plus instable en apparence que les synthèses graduellement opérées par la Vie. Et cependant c'est dans la direction de ces constructions fragiles que l'Évolution avance pour ne jamais reculer.

Quand tout le reste, s'étant concentré ou dissipé, aura passé, il restera l'Esprit. 133

4. La foi en la Personnalité.

Voici donc que, par degrés, ma foi initiale au Monde s'est muée irrésistiblement en une foi à la spiritualité croissante et indestructible du Monde. En fait, cette perspective est simplement celle à laquelle se rallient, plus ou moins confusément, la plupart des esprits de type « moniste »; il serait difficile, en effet, de sauver autrement « le phénomène humain ». Mais sous quelle forme nous représenter le terme immortel de l'Évolution universelle? Ici, les croyances

divergent. Demandez à un « moniste³ » comment il se figure l'Esprit final de l'Univers. Neuf fois sur dix, il vous répondra : « Comme une vaste puissance impersonnelle, dans laquelle iront se noyer nos personnalités. » Or la conviction que je veux essayer de défendre ici, est précisément, à l'inverse, que, s'il y a irréversiblement de la Vie en avant de nous, ce Vivant doit culminer en un Personnel où nous nous trouvions nous-mêmes « sur-personnalisés ». Comment justifier cette nouvelle étape dans l'explication de ma foi?

Simplement, ici encore, en obéissant aux suggestions du Réel, harmonisé jusqu'au bout, tout entier.

L'idée, si répandue, que le Tout, même ramené à la forme d'Esprit, ne saurait être qu'impersonnel, a évidemment son origine dans une illusion *spatiale*. *Autour* de nous, le « personnel » est toujours un « élément » (une monade); et l'Univers, en revanche, se manifeste surtout à notre expérience par des activités diffuses. De là cette impression tenace que le personnel est un attribut exclusif du « particulière, en tant que tel », - et qu'il doit décroître par conséquent à mesure que s'opère l'unification totale.

Mais cette impression, au point où j'en suis arrivé dans le développement de ma foi, ne résiste pas à la réflexion. L'Esprit du Monde, tel qu'il m'est apparu naissant, n'est pas un fluide, un éther, une énergie. Complètement différent de ces vaporeuses matérialités, il est une prise graduelle de conscience, en laquelle se groupent et s'organisent, dans leur essence, les innombrables acquisitions de la Vie. Esprit de synthèse et de sublimation, l'aïje défini plus haut. Suivant quelle voie d'analogie pouvons-nous donc l'imaginer? Serait-ce en relâchant notre centre individuel de réflexion et d'affection? Nullement. Mais en resserrant au contraire celui-ci, toujours plus au-delà de lui-même. L'être « personnalisé », qui nous constitue *humains*, est l'état le plus élevé sous lequel il nous soit donné de saisir l'étoffe du Monde. Portée à sa consommation, cette substance doit posséder encore, à un degré suprême, notre perfection la plus précieuse. Elle ne peut être dès lors que « superconsciente », c'est-à-dire « super-personnelle ». Vous vous cabrez devant l'idée d'un Univers personnel. L'association de ces deux concepts vous paraît monstrueuse. Illusion spatiale, répéterai-je. Au lieu de regarder le Cosmos du côté de sa sphère extérieure, matérielle, retournez-vous donc vers le point où tous les rayons se joignent! Là aussi, ramené à l'Unité, le Tout existe, - et concentré dans ce point, vous pouvez le saisir tout entier.

Ainsi, en ce qui me concerne, je ne puis concevoir une Évolution vers l'Esprit qui n'aboutirait pas à une suprême Personnalité. Le Cosmos, à force de converger, ne peut se nouer dans *Quelque Chose* : il doit, comme déjà partiellement et élémentairement dans le cas de l'Homme, se terminer sur *Quelqu'un*. Mais alors se pose la question subsidiaire: que restera-t-il de chacun de nous dans cette ultime Conscience que l'Univers prendra de lui-même.

En soi, à vrai dire, le problème d'une survie personnelle m'inquiète peu. Dès lors que le fruit de ma vie est recueilli dans un Immortel, que m'importe d'en avoir égoïstement la conscience et la joie ? Très sincèrement, ma félicité personnelle ne m'intéresse pas : c'est assez, pour mon bonheur, que le meilleur de moi-même passe, à jamais, dans un plus beau et un plus grand que moi,

135

Mais c'est ici précisément que, du cœur même de mon indifférence à survivre, en rejaillit la nécessité. Le meilleur de moi-même, ai-je dit. Mais quel est donc cette précieuse parcelle que le Tout attend de récolter en moi? Est-ce une idée qui sera éclosée dans ma pensée? une parole que j'aurai dite? une lumière que j'aurai rayonnée ?... Manifeste insuffisance de tout cela! Admettons que je sois un de ces rares humains dont la trace visible ne s'évanouit pas comme le sillage du navire Admettons encore et faisons aussi large que possible, la part (très réelle) des influences impondérables que chaque vivant exerce sans s'en douter sur l'Univers autour de lui. Que représente cette fraction utilisée de mon énergie comparée au foyer de pensée et d'affection qui constitue « mon âme? » L'œuvre de ma vie, oui, elle est représentée en quelque

³ Ce terme est pris évidemment ici comme opposé à « pluraliste », et non à un sens hégélien. (N.D.A)

chose par ce qui passe de moi en tous. Mais combien plus par ce que je parviens à faire d'incommunicable, *Unique*, au fond de moi-même. Ma personnalité, c'est-à-dire le centre particulier de perceptions et d'amour que ma vie consiste à développer, voilà mon vrai trésor. Voilà, par conséquent, la seule valeur dont le prix et la conservation peuvent intéresser et justifier mon effort. Et voilà par suite la portion par excellence de mon être que ne peut laisser échapper le Centre où convergent toutes les richesses sublimées de l'Univers.

Or, comment va-t-elle pouvoir s'opérer, cette transmission de moi-même à l'Autre, ainsi requise simultanément par les exigences de mon Action et par la réussite de l'Univers? Vais-je me dépouiller de ce qui est « moi » pour le donner à « Lui »? Il semble que nous ayons parfois l'impression que ce geste soit possible. Mais quelle illusion! Réfléchissons une minute, Et nous reconnâtrons que nos qualités personnelles ne sont pas une flamme dont nous puissions nous séparer en la communiquant, Nous pensions peut-être nous en dépouiller coin - me d'un vêtement qui se donne. Mais elles coïncident précisément avec la substance de notre être, - tissées qu'elles sont (tans leurs fibres par la conscience que nous en avons. Ce qui doit être préservé dans la consommation universelle, ce ne sont rien moins que les propriétés de *notre centre* : et donc c'est ce centre lui-même; -- et donc c'est ce précisément par quoi notre pensée se réfléchit sur elle-même. La Réalité où culmine l'Univers ne peut donc se développer à partir de nous qu'en nous conservant : dans la Personnalité suprême, nous ne pouvons que nous trouver personnellement immortalisés. 136

Vous vous étonnez de cette perspective. Mais c'est alors que, sous l'une de ses multiples formes, l'illusion matérialiste est encore là qui vous égare, comme elle a égaré la plupart des panthéismes. Presque invinciblement, je le rappelais en commençant ce paragraphe, nous nous imaginons le grand Tout sous la figure d'un Océan immense où les filets de l'être individuel viennent disparaître. Il est la Mer où le grain de sel est dissous, le Feu où se volatilise la paille... S'unir à Lui, c'est donc se perdre. Mais Justement cette image est fausse, voudrais-je pouvoir crier aux Hommes, et contraire à tout ce que j'ai vu m'apparaître de plus clair au cours de mon éveil à, la foi. Non, le Tout n'est pas l'immensité détendue, et donc dissolvante, où vous cherchez son image. Mais il est essentielle, Lui comme nous, un Centre, doué des qualités d'un centre. Or quelle est la seule façon dont puisse se former et se nourrir un centre? Serait-ce en décomposant les centres inférieurs qui tombent sous son empire ? --Non point, -- mais en les renforçant à sa propre image⁴. Sa manière à lui, de dissoudre, c'est d'unifier plus loin encore. Se fondre dans l'Univers pour la monade humaine, c'est être superpersonnalisée.

Ici s'arrêtent et culminent les développements individuels de ma foi, -- en un point ci m'arrivât-il de perdre confiance en toute religion révélée, je resterais encore, me semble-t-il, solidement accroché. D'étape en étape, ma croyance initiale au Monde a pris Figure. Ce qui était d'abord intuition confuse de l'unité un'iverselle est devenu sentiment raisonné et défini d'une Présence. Au Monde, maintenant, je sais que je tiens et que je reviendrai, non pas seulement par les cendres de ma chair, mais par toutes les puissances développées de ma pensée et de mon cœur. *Je puis l'aimer*. Et puisque de la sorte, dans le Cosmos, il se dessine maintenant pour moi une sphère supérieure du Personnel et des relations personnelles, je commence à soupçonner que des attractions et des directions de nature intellectuelles pourraient bien m'envelopper et me parler.

Une Présence n'est jamais muette.

DEUXIÈME PARTIE LA CONFLUENCE DES RELIGIONS

⁴ Ce qui revient à, dire que la véritable union (c'est-à-dire l'union spirituelle ou de synthèse) différencie les éléments qu'elle rapproche. Ceci n'est pas un paradoxe, mais la loi de toute expérience. Deux êtres qui s'aiment ont-ils jamais une plus vive conscience de chacun d'eux-mêmes que lorsque, l'un dam l'autre, ils se sont noyés? (N.D.A)

I. Le phénomène religieux et le choix d'une religion.

lin vertu même de la structure unitaire et convergente reconnue ci-dessus à l'Univers, la ligne de développement suivie par ma croyance au cours de ses étapes individuelles ne saurait être une fibre isolée dans l'évolution de la pensée humaine. S'il est vrai que le Tout se révèle à chacun de ses éléments pour l'attirer, -- et s'il est vrai aussi que toute activité douée de self-conscience éprouve organiquement le besoin de se justifier à elle-même la valeur de son effort, - alors, la naissance de ma foi ne représente que l'élément infinitésimal d'un processus beaucoup plus vaste et beaucoup plus sûr, commun à tous les hommes. Et c'est ainsi que je me trouve conduit, par la logique même de ma croissance, à émerger audessus de mon individualisme, et à découvrir en face de moi l'expérience religieuse générale de l'Humanité, *pour m'y mêler*.

Ce geste d'adhésion à une force extérieure de croyance, beaucoup d'esprits, intérieurement sensibles au Divin, répugnent, je sais, à l'exécuter. La Religion - affaire strictement personnelle - voilà ce que pensent, ou sont prêts à penser, les plus intelligents d'entre nous. Cette prétention individualiste, du point de vue évolutionniste-spirituel où m'a conduit la foi au Monde, je viens déjà, implicitement, de la condamner. A mon sens, le phénomène religieux, pris dans son ensemble, n'est rien moins que la réaction, à l'Univers en tant que tel, de la, conscience et de l'action humaine collectives en voie de développement⁵. Il exprime, à l'échelle du social, la foi passionnée au Tout que j'ai cru discerner en moi.

Qu'est-ce à dire, sinon qu'il ne saurait avoir d'autre sujet que la totalité de la pensée terrestre? Née du besoin qu'a la Terre de s'expliquer un Dieu, la Religion est attachée et coextensive, non à l'homme individu, mais à l'Humanité tout entière. En elle, comme dans la Science, s'accumulent, se corrigent, et peu à peu s'organisent infailliblement, une infinité de recherches humaines. Comment pourrais-je éviter de m'y agréger et où trouverais-je ailleurs une confirmation et un complément au mouvement personnel qui m'a secrètement porté jusqu'aux pieds d'une adorable mais encore silencieuse présence? je ne m'aviserais certes pas de vouloir constituer

1

39

à moi seul la Science. Pareillement mon effort pour croire ne peut aboutir qu'encadré et prolongé par une expérience humaine totale. Dans l'énorme fleuve des Religions, auquel vient d'aboutir le filet de mes démarches intimes, je dois donc me plonger sans hésitation. Mais, autour de moi, les flots sont si troubles. Ils tourbillonnent en tant de sens divers, De tant de côtés on m'appelle au nom de quelque révélation divine. Auquel de ces courants, en apparence contraires, dois-je me livrer, pour être porté par le flot vers l'océan?

Dans l'ancienne apologétique, le choix d'une religion se trouvait principalement guidé par la considération du miracle. Le privilège, pour une doctrine, de se présenter avec un cortège de pouvoirs « dépassant les forces de la nature » garantissait qu'elle venait de Dieu. Nul autre que le Créateur ne pouvait user de ce sceau. Dès lors, le miracle une fois constate il ne restait plus aux hommes, en vertu d'un syllogisme très simple, qu'à recevoir les directions données par le thaumaturge, *quelles que fussent* du reste leurs attraits ou leurs répugnances à s'y conformer. Naturellement, il était supposé que la parole

⁵ Rien de plus inexact, donc, que de regarder la Religion comme un stade primitif et transitoire traversé par l'humanité au cours de son enfance. Plus l'homme sera homme, plus il lui sera nécessaire de pouvoir et de savoir adorer. Le phénomène religieux n'est qu'une des faces de P « hominisation ». Et, comme celle-ci, il représente une grandeur cosmique irréversible. (N.D.A..)

de Dieu ne pouvait être que satisfaisante à la raison et au cœur de sa créature. 'Mais le fait et la fonction de cette harmonie entre nos désirs et la Révélation étaient largement laissés à l'état de sous-entendu.

je n'ai personnellement aucune difficulté à accepter le miracle, pourvu que celui-ci n'aille pas (ceci est la thèse même de P Église) contre les règles de *plie en plus nombreuses et précises* que nous découvrons à l'évolution naturelle du Monde⁶. Bien plus : convaincu, comme je le suis, que les déterminismes de la Matière ne sont que des servitudes résiduelles de l'Esprit, je ne comprendrais pas qu'autour de l'axe principal de spiritualisation représenté par « la vraie religion », il ne se manifeste (et plus qu'ailleurs) une libération progressive des corps. Mais justement parce que ce déplacement continu vers le haut des limites de nos possibilités me paraît constituer un prolongement sans rupture à une propriété naturelle de l'Évolution, je cesse d'y voir un caractère tranché, équivalant à une déchirure par Dieu du voile sans couture des phénomènes. Le miracle, bien compris, reste à mes yeux un critère de vérité, mais subordonné et secondaire. La seule raison capable de me décider à adhérer à une religion ne peut être en définitive (ceci résulte de la première partie de ce travail) que l'harmonie d'ordre supérieur existant entre cette religion et le credo individuel auquel m'a conduit l'évolution naturelle de ma foi.

Foi en l'unité du Monde, foi en l'existence et en l'immortalité de l'Esprit naissant de la synthèse du Monde, - ces trois Fois se résumant dans l'adoration d'un centre (personnel et personnalisant) de convergence universelle : tels sont, je le répète, les termes de ce credo. Voyons dans quel courant je dois me jeter pour que ces aspirations soient le plus favorablement reçues, corrigées et multipliées.

En ceci consistera pour moi l'épreuve des Religions.

2. L'épreuve des Religions.

En dépit de certains foisonnements superficiels, dus à l'insatisfaction des fidèles plus qu'à la naissance d'un nouvel idéal, le complexe des Religions tend, sous l'influence de l'esprit « moderne », à se simplifier notablement. C'est au moins l'impression que je retire de leur observation. Et puisque, dans ces pages, il ne s'agit explicitement que de moi-même, je dirai qu'à mon sens un premier examen suffit pour réduire à trois les types de croyances *possibles*. Le groupe des religions orientales, les néo-panthéismes humanitaires, - et le Christianisme : voilà les directions entre lesquelles je

140

pourrais hésiter, si je me trouvais (comme je le suppose ici fictivement) dans le cas d'avoir réellement encore à choisir ma religion⁷.

a) La grande séduction des *religions orientales* (disons le Bouddhisme, pour fixer les idées) est d'être éminemment universalistes et cosmiques. Jamais peut-être le sens du Tout, qui est la sève de toute mystique, n'a jailli avec plus d'exubérance que dans les plaines de l'Inde. C'est là, lorsque s'écrira une histoire synthétique des religions, qu'il faudra placer, quelques siècles avant le Christ, la naissance du panthéisme. Et c'est là encore, lorsque grandit l'attente d'une révélation nouvelle, que se tournent de nos jours les yeux de l'Europe moderne. Commandée, ainsi que je l'ai dit, par l'amour du Monde, ma foi individuelle devait être spécialement sensible aux influences orientales. Et j'ai parfaitement conscience d'en avoir subi l'attrait, - jusqu'au jour où m'est apparu que l'Orient et moi nous entendions sous les mêmes mots des choses différentes. L'Esprit, pour le sage hindou, c'est l'unité homogène où le parfait vient se perdre en supprimant toutes nuances et toutes richesses individuelles. Recherches, personnalisation, progrès terrestres, autant de pestes de l'âme. *La Matière est poids mort et une illusion*. L'Esprit au contraire, pour moi, c'est, ai-je dit, l'unité de synthèse en laquelle le saint vient s'achever en poussant à l'extrême la différenciation et les ressources de sa nature. Savoir et pouvoir : voilà le seul chemin menant à la libération. *La Matière est toute chargée de possibilités sublimes*. Ainsi l'Orient me

⁶ En fait, à prendre les prodiges, même évangéliques, tels qu'on les présente souvent, je me vois forcé à dire que je crois, non point en vertu, mais en dépit des miracles qu'on me propose. Et je suis sûr que telle est la situation inavouée d'une masse de chrétiens. (N.D.A.)

fascine par sa foi en l'unité finale de l'Univers. Mais il se trouve que nous avons, lui et moi, deux conceptions opposées des relations de passage

142 e

entre la Totalité et ses éléments. Pour lui, l'Un apparaît de la suppression, et pour moi il naît de la concentration du Multiple. Deux morales, deux métaphysiques, et deux mystiques, sous les mêmes apparences monistes⁸. Que l'équivoque se découvre : et c'en serait assez, je pense, pour que, des religions orientales menant logiquement au renoncement passif, se dégoûte notre Monde moderne, surtout avide de légitimer religieusement ses conquêtes. Sur moi, en tout cas, leur courant a perdu, ipso facto, toute puissance. Le Dieu que je cherche doit se manifester à moi comme un Sauveur de l'activité humaine. Te pensais l'avoir entrevu à l'Orient. Ne m'attendrait-il pas à l'autre bout de l'horizon dans les régions nouvellement ouvertes à la mystique humaine par « la route de l'Ouest »?

b) À la différence des vénérables cosmogonies asiatiques que je viens d'éliminer, *les panthéismes humanitaires* représentent autour de nous une forme toute jeune de religion. Religion peu ou pas codifiée (en dehors du Marxisme). Religion sans Dieu apparent, et sans révélation. Mais Religion au vrai sens, si par ce mot on désigne la foi contagieuse en un Idéal auquel donner sa vie. Malgré d'extrêmes diversités de détail, un nombre rapidement croissant de nos contemporains s'accordent d'ores et déjà à reconnaître que l'intérêt suprême de l'existence consiste à se vouer corps et âme au Progrès universel, - celui-ci s'exprimant par les développements tangibles de l'Humanité. Depuis bien longtemps, le monde n'avait pas assisté à un pareil effet de ce conversion ». Qu'est-ce à dire sinon que, sous des formes variables (communistes ou nationalistes, scientifiques ou

143 p

politiques, individuelles ou collectives), nous voyons positivement naître et se constituer autour de nous, depuis un siècle, une Foi nouvelle : la Religion de l'Évolution. Tel est le deuxième des courants spirituels avec lesquels j'ai à mesurer ma foi.

Par nature et par occupation, je suis trop (ai-je dit plus haut) un enfant du Monde-, pour ne pas me sentir à ma place dans un temple construit à la gloire de la Terre. Et que représente, à vrai

7 Malgré le nombre de ses adeptes, et ses progrès constants (dans des couches peu évoluées, notons-le, de l'Humanité), l'Islam n'est pas considéré ici, parce qu'il n'apporte, à mon avis, (au moins sous sa forme originale), aucune solution particulière au problème moderne de la religion. Il me paraît représenter un judaïsme résiduel, sans individualité. Et il ne peut se développer qu'en devenant humanitaire ou chrétien. (N.D.A.)

1. Je prends ici, c'est clair, les religions orientales telles qu'elles sont en droit, en vertu de leur conception fondamentale de l'Esprit et non telles qu'elles deviennent cri fait dans les néo-bouddhismes, par convergence aux mystiques de type occidental. (N.D.A.)

dire, le « sens cosmique » d'où germe l'organisme entier de ma croyance sinon cette foi même en l'Univers qui anime les panthéismes modernes? - L'Orient m'avait déplu parce qu'il ne laisse logiquement aucune place ou aucune valeur aux développements de la nature. Ici au contraire je trouve, érigée en une sorte d'absolu, la genèse de la plus grande conscience, et son cortège essentiel de créations et de recherches, Ici je me vois provoqué aux efforts sans limite pour la conquête du temps et de l'espace. Ici, je le sens, est le milieu intérieur -naturel où je suis fait pour m'épanouir et évoluer. Comment expliquer autrement la sympathie immédiate et l'accord profond que j'ai toujours remarqués entre moi et les plus émancipés serviteurs de la Terre? -J'ai donc souvent aimé à m'aventurer en rêve à leur suite, curieux de deviner jusqu'où pourraient coïncider nos routes. Or chaque fois, après un temps très court, je me suis trouvé déçu. C'est que, après un beau départ, les adorateurs du Progrès s'arrêtent presque Immédiatement, sans vouloir ou pouvoir dépasser le deuxième stade de ma croyance individuelle. Ils s'élancent bien vers la foi en l'Esprit (le vrai Esprit de sublimation et de synthèse). Mais en même temps ils se refusent à chercher si, pour légitimer le don qu'ils lui font d'eux-mêmes, cet Esprit se présente à eux doué d'immortalité et de personnalité. Ces deux propriétés, nécessaires à mon avis pour justifier l'effort humain, ils les nient, le plus souvent; ou du moins ils cherchent à édifier en dehors d'elles le corps de leur religion. D'où bien vite une sensation d'insécurité, d'inachèvement, d'« asphyxie».

Les Religions hindoues me donnaient l'impression d'un abîme où on se jetterait pour saisir l'image du soleil. Chez les panthéistes humanitaires d'aujourd'hui, il me semble étouffer sous un ciel trop bas.

c) Alors il ne me reste plus qu'à me tourner vers la troisième et dernière branche du fleuve, - vers le courant *chrétien*. Là sans doute, par élimination, doit se trouver la direction que je cherche, - celle où je rencontrerai, amplifiées par une longue tradition vivante, les tendances d'où est sortie et dont s'entretient ma foi. Je me suis donc livré aux influences de l'Eglise. Non plus, ce coup-ci, par une expérience mentale fictive, mais au cours d'un essai prolongé, j'ai tâché de faire coïncider ma petite religion personnelle avec la grande Religion de Jésus. Eh bien, pour être absolument vrai en face de moi-même, comme devant les autres, je dois dire que, une troisième fois encore, l'accord ne s'est pas établi, - au moins dès le début. Je ne me suis pas reconnu d'abord dans l'Évangile : et voici pourquoi.

Le Christianisme est par excellence la Religion de l'Impérissable et du Personnel. Son Dieu pense, aime, parle, punit, récompense comme *Quelqu'un*. Son Univers culmine en des âmes immortelles, responsables pour toujours de leur destinée. Ainsi s'anime et s'ouvre tout grand, au-dessus de ses fidèles, le même ciel qui pour les panthéismes humanitaires demeurerait impassible et fermé. Il y a, dans cette illumination des sommets, une magnifique attirance. Mais pour y parvenir, il m'a longtemps semblé que le chemin était coupé d'avec la Terre, - comme si l'on m'eût demandé d'escalader des nuages. C'est qu'à force de n'envisager que des relations « *personnelles* » dans le Monde, le Chrétien moyen a fini par rapetisser à la mesure de « *l'homme juridique* » le Créateur et la Créature. A force d'entendre exalter la valeur de l'esprit et la surnaturalité du divin, il en est venu à regarder l'âme comme un hôte de passage dans le Cosmos et une prisonnière de la Matière. Pour lui, dès lors, l'Univers a cessé d'étendre

145

sur toute l'expérience intérieure le primat de son organique unité : l'opération du salut, devenue affaire de réussite individuelle, se développe sans souci de l'évolution cosmique. Le Christianisme ne paraît pas croire au Progrès humain. Il n'a pas développé, ou il a laissé s'endormir en lui le *sens de la Terre*... Comment alors ne sentirais-je pas, - moi dont toute la sève monte de la Matière, que mon adhésion à sa morale et à sa théologie est forcée et conventionnelle? Mes espérances suprêmes, celles-là même que les panthéismes ni d'Orient, ni d'Occident ne pouvaient satisfaire, la foi en Jésus les comble. Mais n'est-ce pas pour me retirer, de l'autre main, le seul support sur lequel je pouvais m'élever à l'attente d'une immortalité divine : la foi au Monde? - Ma religion individuelle a-t-elle donc des exigences si exceptionnelles ou si nouvelles qu'aucune formule ancienne ne puisse la satisfaire?

Je pouvais le craindre.

C'est alors que m'est apparu le Christ Universel.

3. *Le Christ- Universel et la convergence des Religions.*

Le Christ-Universel, tel que je le comprends, est une synthèse du Christ et de l'Univers. Non point divinité nouvelle, - mais explication inévitable du Mystère en quoi se résume le Christianisme : l'Incarnation.

Aussi longtemps qu'on la décrit et qu'on la traite en termes juridiques, l'Incarnation paraît un phénomène simple, - superposable à n'importe quelle espèce de Monde. Que l'Univers soit petit ou grand, statique ou évolutif, il est juste aussi simple pour Dieu de le *donner* à son Fils : puisqu'il ne s'agit en somme que d'une déclaration. Toute autre se découvre la situation si on l'envisage d'un point de vue organique, qui est au fond celui de toute vraie connaissance du Réel.

La croyance la plus chère du chrétien (disons, plus exactement,

146

du catholique) est que le Christ, par sa « grâce », l'enveloppe et le fait participant de sa vie divine⁷. Mais

⁷ . Cette union supérieure s'opère, ajoute-t-on, dans une zone « surnaturelle » de l'âme. Et, pour avoir ajouté ce qualificatif obscur, le théologien semble se croire dispensé de chercher comment peuvent se concilier ensemble les exigences du dogme et les possibilités de la Terre. Le problème existe pourtant, et il est majeur. « Surnaturel » (quel que soit précisément le contenu positif du terme) ne peut signifier que « suprêmement réel », c'est-à-dire « suprêmement conforme - aux conditions de réalité imposées aux êtres par la Nature. Pour pouvoir être le Sauveur et la Vie des âmes dans leurs prolongements surnaturels, le Christ doit donc premièrement satisfaire certaines conditions vis-à-vis du Monde pris dans sa réalité expérimentale et naturelle. (N.D.A.)

comment donc peut s'opérer (de possibilité physique) cette mystérieuse emprise? « Par la puissance divine », nous dit-on. J'entends bien. Mais ceci n'est pas plus une réponse que lorsque le nègre explique l'avion en disant : « Affaire de Blancs. » Comment la puissance divine, précisément, doit-elle combiner l'Univers pour qu'une Incarnation y soit biologiquement réalisable? Voilà ce qui m'intéresse. Voilà ce que j'ai cherché à comprendre. Et voilà ce qui m'a amené à la conclusion suivante.

Si nous voulons, nous autres chrétiens, *conserver* au Christ les qualités mêmes qui fondent son pouvoir et notre adoration, nous n'avons rien de meilleur, ou même rien d'autre à faire que d'accepter jusqu'au bout les conceptions les plus modernes de l'Évolution. Sous la pression combinée de la Science et de la Philosophie, le Monde s'impose de plus en plus à notre expérience et à notre pensée comme un système lié d'activité s'élevant graduellement vers la liberté et la conscience. La seule interprétation satisfaisante de ce processus, ajoutais-je plus haut, est de le regarder comme irréversible et convergent. Ainsi se définit, en avant de nous, un *Centre cosmique universel* où tout aboutit, où tout s'explique, où tout se sent, où tout se commande. Eh bien, c'est en ce pôle physique de l'universelle évolution qu'il est nécessaire, à mon avis, de placer et

147

de reconnaître la plénitude du Christ. Car dans nulle autre *espèce de Cosmos*, et à nulle autre place aucun être, si divin soit-il, ne saurait exercer la fonction d'universelle consolidation et d'universelle animation que le dogme chrétien reconnaît à Jésus⁸. L'Évolution, en découvrant un sommet au Monde, rend le Christ possible, - tout comme le Christ, en donnant un sens au Monde, rend possible l'Évolution.

J'ai parfaitement conscience de ce qu'il y a de vertigineux dans cette idée d'un être capable de rassembler dans son activité et son expérience individuelle toutes les fibres du Cosmos en mouvement. Mais, en imaginant une pareille merveille, je ne fais rien autre chose, je le répète, que de transcrire en termes de réalité physique les expressions juridiques où l'Église a déposé sa foi. Equivalamment sans s'en douter, le moindre catholique impose, par son Credo, une structure particulière à l'Univers. Prodigieuse et cependant cohérente. N'est-ce pas une simple illusion quantitative, observais-je ci-dessus, qui nous fait regarder comme incompatible le Personnel et l'Universel?

Je me suis engagé pour mon compte, sans hésiter, dans la seule direction où il me semblait possible de faire progresser, et par conséquent de sauver ma foi. Le Jésus ressuscité que les autres m'apprenaient à connaître, j'ai essayé de le placer en tête de l'Univers que j'adorais de naissance. Et, le résultat de cette tentative, c'est que depuis vingt-cinq ans je m'émerveille sans arrêt devant les infinies possibilités que l'« *universalisation* » du Christ ouvre à la pensée religieuse.

Le catholicisme m'avait déçu, en première apparence, par ses représentations étroites du Monde, et par son incompréhension du rôle de la Matière. Maintenant je reconnais qu'à la suite du Dieu incarné qu'il me révèle je ne puis être sauvé qu'en faisant corps avec l'Univers. Et ce sont du même coup mes aspirations « panthéistes » les plus profondes qui se trouvent satisfaites, guidées, rassurées. Le Monde autour de moi devient divin. Et pourtant, ni ces flammes ne me détruisent, - ni ces flots ne me dissolvent. Car, à l'inverse des faux monismes qui poussent par la passivité vers l'inconscience, le « pan-christisme » que je découvre place l'union au terme d'une différenciation laborieuse. Je ne deviendrai l'Autre qu'en étant absolument moi-même. Je ne parviendrai à l'Esprit qu'en dégageant jusqu'au bout les puissances de la Matière. Le Christ total ne se consomme et n'est attingible qu'au terme de l'Évolution universelle. En lui j'ai trouvé ce dont mon être rêvait : un Univers personnalisé, dont la domination me personnalise. Et, cette « *Ame du Monde* », je la tiens non plus seulement comme une création fragile de ma pensée individuelle, mais comme le produit d'une longue révélation historique où les moins croyants sont bien obligés de reconnaître une des principales directrices du progrès humain.

Car (et c'est là peut-être le plus merveilleux de l'affaire) le Christ-Universel où se satisfait ma foi personnelle n'est pas autre chose que l'expression authentique du Christ de l'Évangile. Christ renouvelé, sans doute, au contact du Monde moderne, mais *Christ agrandi afin de rester lui-même*. On m'a reproché d'être un novateur. En vérité, plus j'ai médité les magnifiques attributs cosmiques prodigués par saint

⁸ Autrement dit le Christ a besoin de trouver un Sommet du Monde pour sa consommation comme il a eu besoin de trouver une Femme pour sa conception. (N.D.A)

Paul au Jésus ressuscité, plus j'ai réfléchi au sens conquérant des vertus chrétiennes, plus je me suis aperçu que le Christianisme ne prenait sa pleine valeur que porté (comme j'aime à le faire) à des dimensions universelles. Inépuisablement fécondées l'une par l'autre, ma foi individuelle au Monde et ma Foi chrétienne en Jésus n'ont pas cessé de se développer et de s'approfondir. *A ce signe*, d'un accord continué entre ce qu'il y a de plus naissant en moi et de plus vivant dans la religion chrétienne, j'ai définitivement reconnu que j'avais

148

trouvé dans celle-ci le complément cherché de moi-même et je me suis donné⁹.

Mais, si je me suis donné, moi, pourquoi les autres, tous les autres, ne se donneraient-ils pas à leur tour, aussi? je le disais en commençant - ces lignes sont une confession personnelle. Mais au fond de mon esprit, en les écrivant, j'ai senti passer du plus grand que moi-même. La passion pour le Monde d'où jaillit ma foi, -- l'insatisfaction aussi que j'éprouve, de prime abord, en face de n'importe laquelle des formes anciennes de religion, ne sont-elles pas toutes deux la trace, dans mon cœur, de l'inquiétude et de l'attente qui marquent l'état religieux du Monde d'aujourd'hui?

Sur le grand fleuve humain, les trois courants (oriental, humain, chrétien) s'opposent encore. Cependant, à des signes sûrs, on peut reconnaître qu'ils se rapprochent. L'Orient paraît avoir déjà presque oublié la passivité originelle de son panthéisme. Le culte du Progrès ouvre toujours plus largement ses cosmogonies aux forces d'esprit et de liberté. Le Christianisme commence à s'incliner devant l'effort humain. Dans les trois branches travaille obscurément le même esprit qui m'a fait moi-même.

Mais alors la solution que poursuit l'Humanité moderne ne serait-elle pas essentiellement celle-là précisément que j'ai rencontrée? je le pense et dans cette vision s'achèvent mes espérances. Une convergence générale des Religions sur un Christ Universel qui au fond les satisfait toutes : telle me paraît être la seule conversion possible du Monde, et la seule forme imaginable pour une Religion de l'avenir.

150

ÉPILOGUE

LES OMBRES DE LA FOI

J'ai fini d'énumérer les raisons et les modalités de ma croyance. Il ne me reste plus qu'à dire quelle sorte de clarté de sécurité je trouve dans les perspectives auxquelles j'adhère. Et alors j'aurai fini de raconter l'histoire de ma foi. Après ce que je viens de déclarer sur ma conviction qu'il existe un terme personnel divin à l'Évolution universelle, on pourrait penser que, en avant de ma vie, l'Avenir se découvre serein et illuminé. Pour moi, sans doute, la mort apparaît juste comme un de ces sommeils après lesquels nous ne doutons pas de voir se lever un glorieux matin. Il n'en est rien.

Sûr, de plus en plus sûr, qu'il me faut marcher dans l'existence comme si au terme de l'Univers m'attendait le Christ, je n'éprouve cependant aucune assurance particulière de l'existence de celui-ci. Croire n'est pas voir. Autant que personne, j'imagine, je marche parmi les ombres de la foi.

⁹ Plus j'y pense, et moins je vois d'autre critère pour la vérité que d'établir un maximum croissant de cohérence universelle. Un tel succès à quelque chose d'*objectif*, dépassant les effets de *tempérament*. (N.D.A.)

Les ombres de la foi... Pour justifier cette obscurité si étrangement incompatible avec le soleil divin, les docteurs nous expliquent que le Seigneur, volontairement, se cache, afin d'éprouver notre amour. Il faut être incurablement perdu dans les jeux de l'esprit, il faut n'avoir jamais rencontré en soi et chez les autres la souffrance du doute, pour ne pas sentir ce que cette solution a de haïssable. Comment, mon Dieu, vos créatures seraient devant vous, perdues et angoissées, appelant au secours. Il vous suffirait, pour les précipiter sur vous, de montrer un rayon de vos yeux, la frange de votre manteau, - et vous ne le feriez pas ?

L'obscurité de la foi, à mon avis, n'est qu'un des cas, particuliers du problème du Mal. Et, pour en surmonter le scandale mortel je n'aperçois qu'une voie possible : c'est de reconnaître que si Dieu nous laisse souffrir, pécher, douter, c'est qu'il ne peut pas, maintenant et d'un seul coup, nous guérir et se montrer. Et, s'il ne le peut pas, c'est uniquement parce que nous sommes encore incapables, en vertu du stade où se trouve l'Univers, de plus d'organisation et de plus de lumière.

Au cours d'une création qui se développe dans le Temps, le Mal est inévitable. Ici encore la solution libératrice nous est donnée par l'Évolution.

Non, Dieu ne se cache pas, j'en suis sûr, pour que nous le cherchions, - pas plus qu'il ne nous laisse souffrir pour augmenter nos mérites. Bien au contraire, penché sur la Création qui monte à lui, il travaille de toutes ses forces à la béatifier et à l'illuminer. *Comme une mère il épie son nouveau-né.* Mais mes yeux ne sauraient encore le percevoir. Ne faut-il pas justement toute la durée des siècles pour que notre regard s'ouvre à la lumière?

Nos doutes, comme nos maux, sont le prix et la condition même d'un achèvement universel. J'accepte, dans ces conditions, de marcher jusqu'au bout sur une route dont je suis de plus en plus certain, vers des horizons de plus en plus noyés dans la brume¹².

Voilà comment je crois.

Inédit. Pékin, 28 octobre 1934.

Les horizons, alors noyés dans la brume, devaient s'illuminer : « Depuis, quatre mois le soleil de l'Énergie Christique n'a pas cessé de monter verticalement dans mon ciel (intellectuel et mystique) », écrira le Père Teilhard, en 1947, à son ami. M. l'Abbé Gâté. Et les derniers écrits du Père témoignent du paroxysme de l'illumination : « C'est dans l'éblouissement d'une universelle Transparence et d'un universel Embrasement que j'aurai la joie de fermer les yeux. » (*Le Cœur de la Matière*, 1950.)